



# La ville de Mağğāna sous Ziyādat Allāh I : un atelier monétaire peu connu et une principauté éphémère à l'époque aġlabide

Abdelhamid Fenina

Université de Tunis

## Abstract

Nous nous proposons dans la présente étude, à partir d'une confrontation entre sources numismatiques et sources textuelles, d'apporter un éclairage nouveau sur quelques moments de l'histoire de la ville de Mağğāna à l'époque aġlabide. Dans cette enquête, notre principale préoccupation est d'appréhender les raisons du choix de cette ville peu connue comme un lieu de frappe monétaire et de déterminer l'autorité émettrice des rares émissions connues. Nous tenterons également d'expliquer les raisons de l'existence éphémère de cet atelier monétaire.

## Keywords

Numismatique, Aġlabide, Ifrīqiya, histoire monétaire, atelier monétaire, Mağğāna

## Introduction

La ville de Mağğāna figure parmi les villes d'Ifrīqiya dont on ignore tout ou presque<sup>1</sup>. Les rares informations relatives à cette ville glanées dans les sources

<sup>1</sup> Nombreuses sont les villes d'Ifrīqiya au Moyen Âge dont l'histoire reste obscure. Les enquêtes menées depuis peu sur certaines d'entre elles, en se fondant sur les sources arabes, mais également parfois sur les témoignages archéologiques, se sont préoccupées essentiellement des problèmes d'identification et de localisation. Voir en particulier Cambuzat, Paul-Louis, *L'évolution des cités du Tell en Ifrīqiya du VII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècles*, 2 vols., Alger, 1986. Sur la ville de Mağğāna, voir en particulier al-'Ush, Muhammad Abu l-Faraj, *Monnaies aġlabides étudiées en relation avec l'histoire des Aġlabides*, Damas, Institut Français de Damas, 1982, pp. 55-56, où l'auteur se contente, dans une notice, de juxtaposer les extraits des passages relatifs à cette ville, recueillis dans les sources arabes, tout en y reproduisant, en note, le texte arabe. En définitif, la présentation de cette ville par al-'Ush se résume en une simple phrase dans laquelle il indique que la ville de Mağğāna «est située entre Marmajanna et Meskiyāna»; Id., «Taḥqīq ba'd mudun ḍarb al-nuqūd» (Établissement de certains [noms] de lieux de frappes monétaires), dans *al-Maskūkāt*, 8-9 (1977-1978), pp. 46-48.

arabes<sup>2</sup>, se limitent à une description très sommaire, ne dépassant guère quelques lignes. Elle se rapporte principalement à la position géographique de cette ville sur les itinéraires caravaniers et subsidiairement à son territoire et à ses espaces urbains. En s'appuyant exclusivement sur cette documentation textuelle, certains historiens, qui se sont penchés incidemment sur cette localité ont avancé alors des propositions, peu précises, pour la localisation de ce toponyme. D'autres, en revanche, ont mené des enquêtes plus poussées, en précisant davantage ce problème d'identification et de localisation de la ville de Mağğāna<sup>3</sup>, de certaines villes et localités de la région, telle que Marmağanna et Qal'at Sinān<sup>4</sup>. Jamais, à notre connaissance, on ne s'est préoccupé de traiter d'autres aspects relatifs à l'histoire de cette ville.

C'est donc à juste titre que l'examen d'un témoignage numismatique, frappé dans cette ville, a suscité notre intérêt et nous a amené à reprendre le dossier<sup>5</sup> afin d'apporter un éclairage nouveau sur quelques moments de son histoire à l'époque aḡlabide. Dans cette enquête, notre préoccupation première était d'appréhender les raisons du choix de cette ville peu connue comme lieu de frappe, ainsi que de déterminer l'autorité émettrice. Il nous importe, également, de savoir pourquoi la frappe de cet atelier monétaire fut éphémère. Les éléments de réponse à ces deux interrogations principales peuvent nous éclairer sur la ville et son territoire.

<sup>2</sup> Voir en particulier al-Balādūrī, *Futūḥ al-buldān*, Beyrouth, Dār al-Kutub al-'Ilmiyya, s.d., p. 229 ; al-Ya'qūbi, *Kitāb al-Buldān*, Beyrouth, Dār Ṣādir, s.d., p. 349 ; Ibn Ḥawqal, *Ṣūrat al-arḍ*, Beyrouth, Dār Maktabat al-Ḥayāt, 1979, p. 84 ; al-Muqaddasī, *Aḥsan al-taqāsīm fī ma'rifaṭ al-aqālīm*, Beyrouth, Dār Ṣādir, s.d., p. 247 ; Abū 'Ubayd al-Bakrī, *Kitāb al-Masālik wa-l-mamālik*, 2 vols, ed. A. Ferré et H. Van Lewenet, Carthage, Bayt al-Ḥikma, 1992, §§ 1194, 1221 et 1388 ; al-Idrīsī, *Nuḡḡat al-muṣṭaq fī iḥtirāq al-aḡāq*, trad. Jaubert, revue par A. Nef, Beyrouth, p. 293 ; Idrīsī, *La première géographie de l'Occident*, Paris, Flammarion, 1999, pp. 195-196 ; Yāqūt, *Mu'jam al-buldān*, Beyrouth, Dār Ṣādir, p. 56.

<sup>3</sup> Voir en particulier Cambuzat, *L'évolution*, II, 138.

<sup>4</sup> M'Charek, A., « De Saint Augustin à al-Bakrī : Sur la localisation de l'Ager Bullensis dans l'Africa latino-chrétienne et de «Fahs Boll» en Ifriqiya arabo-musulmane », *CRAI* (janvier-mars 1999), pp. 115-140 ; Id., « Kalaat Senane/Bulla Mensa : une forteresse-refuge de l'Antiquité aux temps modernes », *Pallas*, 56 (2001), pp. 83-92.

<sup>5</sup> Outre l'examen de ce témoignage numismatique, l'idée de cette étude est née lors d'une discussion fructueuse avec A. M'Charek à propos de la ville de Mağğāna et l'intérêt des sources arabes pour une meilleure connaissance de la géographie historique de l'Ifriqiya au Moyen Âge. Qu'il trouve ici le témoignage de mes vifs remerciements, non seulement pour m'avoir incité à entreprendre cette recherche, en me suggérant quelques pistes de recherches, mais également pour m'avoir communiqué ses travaux touchant à l'étude de cette ville, dont certains étaient alors encore manuscrits.

## I. Les émissions monétaires de l'atelier de Mağğāna

### 1. Présentation des témoignages numismatiques : problèmes de déchiffrement et d'attribution

#### a. Problème de déchiffrement

Le point de départ de notre étude est l'examen d'un dirham d'argent inédit, appartenant à la collection de la Banque Centrale de Tunisie<sup>6</sup>. L'attribution de celui-ci pose problème. À première vue, il s'agit d'un dirham de type 'abbāsīde. Mais à la lecture de la légende, on s'est rendu compte qu'on était en présence d'une frappe singulière, et par le type de légende adopté, et par le nom de l'atelier monétaire<sup>7</sup>. On y lit ce qui suit :

D/ Dans un cercle de grènetis

Champ : لا اله الا الله وحده / لا شريك له

Trad. : Il n'y a de Dieu que/Dieu, l'unique/il n'a pas d'associé.

Marge : بسم الله ضرب هذا الدرهم بمجانة سنة تسع ومائتي

Trad. : Au nom de Dieu, ce dirham a été frappé à Mağğāna en l'an deux cent neuf.

R/ Dans un cercle de grènetis :

Champ : محمد رسول الله نبي / رحمة / للخليفة

Trad. : Bon bon/Muḥammad est l'envoyé/de Dieu, prophète/de clémence/pour le Calife.

Marge : محمد رسول الله ارسله بالهدى ودين الحق ليظهره على الدين كله ولو كره المشركون

Trad. : « Muḥammad est le prophète de Dieu, qui l'a envoyé avec la voie du salut et la religion de vérité pour qu'il la manifeste au-dessus de toute religion et ce, en dépit de la répugnance des polythéistes » [Coran 9:33].

<sup>6</sup> B.C.T., n°21050059. J'exprime ici mes vifs remerciements à Ali Khiri, directeur à la Banque Centrale de Tunisie et actuel P.D.G. de SIBTEL, pour m'avoir confié l'étude de la collection des monnaies islamiques conservées dans cette institution ; Fenina, A. *et al.*, « Monnaies islamiques », *Numismatique et histoire monétaire de la Tunisie*, II (2007), p. 220.

<sup>7</sup> Sur l'intérêt des frappes singulières, voir Launois, A., « Sur quelques aspects de la monnaie musulmane », *Studies in Memory of Gaston Wiet*, Jérusalem, 1977, p. 120 : « on peut n'y rencontrer, sur une série considérable, celle de toute une dynastie, qu'un seul et même verset. Mais il arrive aussi que le numismate attentif tombe soudain sur un extrait du coran qui lui paraît insolite ou une formule non strictement coranique. Jamais dû au hasard, ce choix s'explique presque toujours par les événements. Il ne fait souvent que confirmer ce que les textes nous en apprennent. Dans d'autres cas, il les éclaire et les complète. Il inspire alors, les textes aidant, le désir de reconstituer le portrait, tout au moins moral, d'un personnage, parfois célèbre, dont on ne connaît malheureusement pas la physionomie ».

Observons que la lecture de la légende de ce dirham présente quelques difficultés en raison du faible relief d'une inscription gravée sur un flan d'argent fin et de mince épaisseur, mais également du fait qu'elle est en partie effacée et mal exécutée, incitant à croire qu'elle est l'oeuvre d'un monétaire peu rompu aux techniques de la frappe et surtout de la gravure.

Signalons, en outre, qu'un exemplaire similaire, daté de 207/822-3, a été publié jadis par H. Lavoix et attribué à la ville d'al-Mağāz<sup>8</sup>. Cette attribution a été contestée, à juste titre, par al-'Ush, il y a déjà une vingtaine d'années. Ce dernier, après un examen minutieux, et de l'illustration donnée par H. Lavoix et de la pièce même, et après une comparaison avec un exemplaire, daté de 210/825-6, est parvenu à déchiffrer le nom de l'atelier et a conclu qu'il devait «s'agir de Maggana, et non pas de Magaz»<sup>9</sup>. En revanche, il accepta la lecture de H. Lavoix concernant la date de frappe, à savoir 207 H<sup>10</sup>. Cette lecture, en particulier de la date, nous a intrigué, eu égard au fait que notre exemplaire de Tunis porte la date de 209/824-25. Ceci nous a amené à réexaminer l'exemplaire de Paris. Cette démarche s'est révélée concluante, puisque, selon notre lecture, cet exemplaire, à coup sûr frappé à Mağğāna, date de l'année 209 H<sup>11</sup>.

Nous disposons également, nous l'avons dit, d'une émission, représentée par deux exemplaires, conservés au Musée du Bardo, présentant le même type de légende, à l'exception de la date de frappe, à savoir 210/825-826, et du nom d'un certain 'Alī, qui figure entre la deuxième et la troisième ligne de la légende du champ du droit. Ce dirham<sup>12</sup> a été lui aussi, attribué, en premier

<sup>8</sup> Lavoix, H., *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque Nationale : Khalifes orientaux*, Paris, 1887, n° 915, I, 224 ; dirham attribué à la période 'abbāsīde et classé sous le règne du calife al-Ma'mūn. Voir également Zambaur, E.V., *Die Münzprägungen*, p. 224 ; Vasmer, R., *Dwa Klada Kuficeskikh monet*, Leningrad, 1927, n° 40.

<sup>9</sup> Sur cette attribution, voir al-'Ush, *Monnaies*, pp. 55 et 108, n° 239, pl. XIV (239); id., «Taḥqīq», *op. cit.*, p. 47. Cette attribution a été acceptée par Shamma, S., *Aḥdāt 'aṣr al-Ma'mūn kamā tarwihā l-nuqūd*, Irbid, 1995, n° 899.

<sup>10</sup> Cette lecture erronée de la date a conduit Bahri, F., *Les hommes du pouvoir et les hommes du savoir en Ifrīqiya sous l'Émirat aḡlabīde*, Thèse de Doctorat (Nouveau régime), dactylographiée, Paris I, 1993, p. 346, à attribuer cette frappe à Ziyād b. Sahl, dont l'action de rébellion «serait partie de Mağğāna ou d'al-Mağāz, deux villes très éloignées géographiquement de la place forte de Béja que le chef de la rébellion cherchait à conquérir». L'objectif de ce chef rebelle était de «solliciter l'appui califal par l'entremise d'une frappe monétaire anonyme» et, un peu plus loin, p. 347, «dans l'unique but d'obtenir l'appui du *ḡund* installé dans les villes garnisons de la région!»

<sup>11</sup> J'exprime ici ma reconnaissance à M. François Thierry Crussol, conservateur en chef du Département des monnaies orientales, qui m'a permis d'effectuer cet examen.

<sup>12</sup> Précisons que ce dirham «fait partie d'un lot de treize dirhems recueillis à Qbar Klīb et à Ksar Toul par M.L. Déroche». Voir Farrugia de Candia, J., «Monnaies aḡlabītes du musée du Bardo (deuxième supplément)», *CT*, IV/13 (1956), p. 96.

lieu, à tort, à l'hypothétique atelier d'al-Mağz̧āz<sup>13</sup>, puis avec raison, à l'atelier de Mağġāna<sup>14</sup>.

### b. *Problème d'attribution*

Ainsi il apparaît à la lumière de nos témoignages numismatiques, que la ville de Mağġāna a frappé monnaie pendant une brève période, située entre 209-210/825-826. Il s'agit d'émissions qui posent un délicat problème d'attribution. On s'accorde, néanmoins, en s'appuyant sur la date et le nom de l'atelier monétaire, à attribuer ces dirhams à l'Ifrīqiya de l'époque aġlabide. La quasi-totalité des numismates et historiens considèrent ces frappes comme des émissions aġlabides particulières, ou « spéciales » selon le terme utilisé par certains commentateurs. Elles auraient été envoyées par l'émir aġlabide au Calife au titre du tribut annuel<sup>15</sup>. La mention للخليفة (pour le Calife), qui figure au bas de la légende du champ du revers de ces dirhams, est ainsi habituellement considérée comme une attestation vraisemblable confirmant les indications rapportées par les sources arabes<sup>16</sup>. En effet, celles-ci mentionnent qu'Ibrāhīm b. al-Aġlab (184-196/800-812), le fondateur de la dynastie, en contrepartie de son accession à l'Émirat, s'engagea auprès du Calife, non seulement à renoncer à la subvention annuelle de 100.000 dirhams accordée par le Califat à la province d'Ifrīqiya, mais aussi à verser au trésor califal la somme annuelle de 40.000 dirhams<sup>17</sup>.

<sup>13</sup> Cet exemplaire a été publié en premier lieu dans Farrugia de Candia, « Monnaies », II, pp. 97-98 et 109, n° 24, sans pour autant accompagner sa description d'une illustration ; une description qui a été reprise telle quelle par H.H. Abdul-Wahhab dans son ouvrage *Al-Nuqūd al-'arabiyya fī Tūnis*, Tūnis, 1968, n° 98. Voir également Ajjebi, H., *Ġāmi' al-maskūkāt bi-Ifrīqiya*, Tūnis, 1988, n° 211, qui n'indique pas le nom de l'atelier monétaire, alors que celui-ci est lisible sur l'illustration donnée, pl. 23, n° 211.

<sup>14</sup> Voir surtout al-'Ush, « Taḥqiq », p. 51, note 69, qui date ce dirham d'après une photographie qui lui a été envoyée par le conservateur du Musée du Bardo, Muḥammad Ya'qūb, de 110 H, alors qu'il précise, p. 47, qu'il est daté de 210 H ! Cette dernière date a été retenue, sans équivoque, dans son corpus des *Monnaies*, p. 55 note 6 et n° 242, pl. XVII ; voir également Shamma, *Aḥdāt*, n°s 909 et 914 ; pièce décrite à deux reprises.

<sup>15</sup> Voir en particulier H. H. Abdul-Wahhab, « Un tournant de l'histoire aġlabide. L'insurrection de Mansour Tonbḍhi seigneur de la Mohammedia », dans *RT*, 31-32 (1937), pp. 343-352 ; Farrugia de Candia, « Monnaies », suppl. II, p. 96 ; Talbi, M., *L'Émirat aġlabide (184-296/800-909). Histoire politique*, Paris, Adrien-Maisonneuve, 1966, p. 109, note 1 ; ces auteurs, comme bien d'autres, avancent cette hypothèse, il est vrai, à partir d'une frappe de monnaie d'or émise en 189 H., sous l'Émirat d'Ibrāhīm b. al-Aġlab.

<sup>16</sup> Voir en particulier Talbi, *L'Émirat*, p. 109, note 1 ; J. Farrugia de Candia « Monnaies », p. 272 ; suppl. I, 1936, p. 180 ; suppl. II, 1956, p. 96.

<sup>17</sup> Ibn al-Aḫḫār, *al-Kāmil*, V, 104 ; al-Ya'qūbi, *Tārīḫ*, II, 412, parle d'un tribut annuel de 600 dinars.

Sans contester véritablement cette attribution, ni discuter l'interprétation avancée quant au sens véritable du mot للخليفة (pour le Calife), Abū-l-Faraj al-'Ush<sup>18</sup>, suivi par d'autres numismates<sup>19</sup>, propose d'attribuer ces dirhams à des « révoltés » contre l'Émirat aghlabide. L'explication qu'il donne, par conséquent, à l'expression للخليفة diffère de celle qui avait prévalu et continue encore à être plus ou moins admise. Elle exprimerait selon lui la loyauté des révoltés « à l'égard du Calife, afin de rétablir leur situation ».

Pour trancher ce délicat problème d'attribution, il y a lieu de situer ces frappes dans leur contexte historique. En procédant au recoupement de diverses informations émanant tant des sources textuelles que des témoignages numismatiques, on peut espérer saisir la véritable signification de ces émissions ou du moins obtenir quelques éléments d'explication sur l'histoire de cette ville, en avançant une nouvelle interprétation sur l'attribution de ces émissions.

## 2. Mağğāna : une principauté éphémère sous Ziyādat Allāh I ?

Comme nous l'avons avancé, la ville de Mağğāna a frappé monnaie, selon notre lecture, pendant deux années consécutives, à savoir 209/824-25 et 210/825-26. Ces dates coïncident avec un contexte de rébellion généralisée, et plus précisément avec l'insurrection de Maṣṣūr b. Naṣr al-Tanbuḍī<sup>20</sup>. Cette insurrection qui a failli entraîner la chute de la dynastie aghlabide a abouti, pour une brève période, à l'éclatement du Royaume<sup>21</sup>. En effet, à l'issue de la

<sup>18</sup> Al-'Ush, *Monnaies*, pp. 20, 47 et 108, bien qu'oscillant entre les deux thèses a fini par classer ces frappes à part sous la rubrique consacrée aux « dirhams révolutionnaires », sous l'Émirat aghlabide, sans justifier clairement son classement.

<sup>19</sup> Voir en particulier Shamma, *Aḥdāt*, n<sup>os</sup> 909 et 914 ; ce numismate se contente de suivre le classement d'al-'Ush, sans y apporter la moindre correction ni le citer.

<sup>20</sup> Il y a plus de soixante ans, un érudit tunisien H.H. Abdul-Wahhab, publia un article consacré à la révolte de Maṣṣūr b. Naṣr al-Tanbuḍī. En s'appuyant à la fois sur les sources arabes et en particulier Ibn 'Idāri, *al-Bayān*, trad. Fagnan, I, 122 et Ibn al-Aṭīr, *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, trad. Fagnan, et sur un témoignage numismatique frappé par l'insurgé, retrouvé près de Menzel-Temime, au Cap-Bon, il a retracé, sommairement, les faits événementiels marquants de cette révolte. Après avoir, pp. 343-350, relaté les péripéties de cette révolte, il se contenta, à la fin de son article, pp. 350-352, de donner une description d'un dirham frappé par le révolté, comme un témoignage archéologique confirmant les informations fournies par les sources textuelles. Voir Abdul-Wahhab, « Un tournant », pp. 343-352. Sur ce dirham de Maṣṣūr b. Naṣr, voir également, Farrugia de Candia, « Monnaies », suppl. II, pp. 97 et 107-8, n<sup>o</sup> 21 ; Lagumina, B.M., *Ripostiglio di monete arabe minvenuto in girgenti*, pp. 80-90, en particulier, pp. 81-83. Sur cette révolte voir Talbi, *L'Émirat*, pp. 170-207, qui dressa dans un tableau saisissant et détaillé des péripéties et faits marquants de cette révolte d'après les sources textuelles.

<sup>21</sup> Talbi, *L'Émirat*, p. 181.

défaite de la Sebkhā du Sejoumi en 209/825 face au commandant suprême des insurgés, les officiers des troupes aġlabides (*quwwād al-ġund*) se dispersèrent à travers le royaume d'Ifrīqiya au lieu de regagner Kairouan. Ils « se jetèrent [selon Ibn 'Iḍārī] sur les districts (*a'māl*) d'Ifrīqiya ; chacun [se fit confier] une région (*balda*) pour l'administrer et échapper à la menace de châtement qui fut proférée à leur rencontre par Ziyādat Allāh »<sup>22</sup>, en cas de défaite. Observons que nos sources insistent sur la révolte de Maṣṣūr b. Naṣr, cette révolte a éclipsé, semble-t-il, les autres mouvements centrifuges d'éclatement du pouvoir aġlabide. Sans cette phrase laconique d'Ibn 'Iḍārī et d'Ibn Ḥaldūn on ne saurait rien ou presque de la rébellion du *ġund* après ladite défaite. La décomposition du royaume est donc un événement de haute importance qui a été traité jusqu'ici sous l'angle de l'insurrection de Maṣṣūr b. Naṣr, en omettant de signaler les autres mouvements centrifuges. Grâce à notre documentation numismatique, nous espérons donner plus de relief à cet événement et apporter un éclairage nouveau sur ce moment tragique pour le pouvoir aġlabide.

Bien que laconique, cette information passée sous silence par la plupart des sources arabes, n'a pas échappé à M. Talbi. L'auteur de *L'Émirat aġlabide* nous en livre un commentaire fort éclairant : « Les grands dignitaires de l'épée, tous ceux qui pouvaient compter sur une *'aṣabiyya* de quelque cohésion et de quelque solidité, c'est-à-dire, en somme, tous les grands seigneurs du pays, pouvaient, pour un temps, satisfaire les plus secrets désirs : jouir, dans une région échue pratiquement aux leurs, au gré des hasards de la conquête et des différentes invasions qui la suivirent, d'une très large indépendance à l'ombre d'une solide citadelle. Un équilibre sur la base du morcellement du territoire en une multitude de "fiefs" indépendants de plus au moins grande étendue aurait pu normalement s'instaurer. Une sorte de règne "des taifas" »<sup>23</sup>.

Il est clair, d'après le texte d'Ibn 'Iḍārī, que les *quwwād* ont pris au sérieux la menace proférée contre eux par Ziyādat Allāh Ier, du moins certains d'entre eux. Ils semblent, par dessus tout, avoir été excédés par la politique de l'émir aġlabide à leur rencontre, marquée par des vexations et des mauvais traitements. Pour certains, il est fort probable que cela fut un prétexte plus qu'une cause réelle, pour se détacher de l'autorité aġlabide, sans vouloir pour autant se retourner contre elle. Acculés à ne point retourner à Kairouan, ils se retirèrent dans des régions qui leur étaient favorables dans l'attente de jours

<sup>22</sup> Ibn 'Iḍārī, *al-Bayān*, I, p. 100 : *wa-tawāṭaba l-quwwād 'alā a'māl Ifrīqiya, kull qā'id 'alā balda yaḍbuṭuhā wa-yamtanī'u fihā min 'uqūbat Ziyādat Allāh allatī tawā'adahum bihā*. Voir aussi Ibn Ḥaldūn, *al-Ibar*, IV, p. 197 : *wa-stawlā kull rā'is bi-nāḥiya fa-malakūhā 'alayhi kullahā* et 198 : *lahiqa quwwād al-ġund bi-l-bilād allatī taġallabū 'alayhā*. Voir Abdul-Wāḥḥab, « Un tournant », p. 345, et Talbi, *L'Émirat*, p. 181. Ce dernier s'interrogea sur le sérieux de cette menace et se demanda s'il ne s'agissait pas en fait d'un moyen parmi d'autres utilisé par Ziyādat Allāh I pour exhorter ses officiers.

<sup>23</sup> Talbi, *L'Émirat*, p. 181.

meilleurs ou de «l'*amān*». Il est vrai que cette attitude, dans un contexte de crise, ne peut être considérée par l'autorité aġlabide que comme une défection aussi grave que le geste des insurgés, assimilable à un acte de rébellion.

Toute l'Ifrīqiya se trouva ainsi en «feu», selon les termes d'Ibn 'Idārī<sup>24</sup>. En dehors du Sahel, Gabès, Tripoli et Nafzaoua<sup>25</sup>, qui restèrent fidèles au pouvoir aġlabide, toutes les autres régions s'en détachèrent, soit en épousant la cause des insurgés, soit au profit de ces *quwwād* réfractaires qui s'étaient auto-proclamés «chefs autonomes»<sup>26</sup>. Ici et là, se constituèrent des «royaumes autonomes», échappant à l'autorité aġlabide. C'est le cas des régions situées au Nord, à l'Ouest et à l'Est : al-Urbus, Béja, la région de Ṣaṭfūra (plaine de Mateur), Tunis, la presqu'île du Cap-Bon (*Ġazīrat Ṣārik*) ; ce fut aussi le cas d'une bonne partie du sud, du pays de Qastiliyya (Djérid) au Zāb, ainsi que de plusieurs villes et régions du centre et du centre-ouest (Sbeïtla, Sbiba, Kasserine, etc.)<sup>27</sup>. Il est clair, en tout cas, que le pays avait, à certains moments, sombré dans l'anarchie<sup>28</sup> et avait connu le même sort qui sera le sien quelques siècles plus tard avec l'invasion hilalienne au milieu du XI<sup>e</sup> siècle. Toute la différence réside, semble-t-il, dans la durée. Tout compte fait, une mosaïque de cités-États ou de seigneuries s'érigèrent en royaumes autonomes ou en principautés, qui étaient des sortes de «Taïfa» selon l'expression de M. Talbi<sup>29</sup>. Plus heureux que celui des Zirīdes, le pouvoir aġlabide est toutefois parvenu, en peu d'années, à venir à bout de ce morcellement du pouvoir et à faire reconnaître son autorité à tout l'Émirat : la dynastie aġlabide, menacée pour une brève période de disparition, a triomphé des forces centrifuges tendant à l'éclatement du pouvoir.

Nos sources sont peu loquaces au sujet de l'étendue de l'insurrection pour pouvoir dresser une carte précise des différentes régions entrées en rébellion ou en défection. Faute de pouvoir réaliser cette carte, contentons-nous de préciser la situation de la ville, objet de notre étude.

Rappelons que la frappe monétaire est une prérogative souveraine. Le droit de battre monnaie est ainsi réservé généralement au Calife, aux gouverneurs provinciaux et aux souverains indépendants. En dehors de ce cadre juridique, les rares frappes authentiques connues ont été émises par des révoltés. Rappelons également que chaque autorité émettrice frappe monnaie dans un seul ou plusieurs ateliers monétaires sur l'étendue de son territoire. Aussi, dans le

<sup>24</sup> Ibn 'Idārī, *al-Bayān*, I, p. 100 ; voir également Abdul-Wāhhab, « Un tournant », p. 345 et Talbi, *L'Émirat*, p. 182.

<sup>25</sup> Chez Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, IV, p. 198, Tunis remplace Gabès.

<sup>26</sup> Abdul-Wāhhab, « Un tournant », p. 345 ; Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, IV, p. 197, utilise le terme de *ra'īs* (chef).

<sup>27</sup> Abdul-Wāhhab, « Un tournant », p. 347 ; voir également Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, IV, p. 198.

<sup>28</sup> Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, IV, p. 198.

<sup>29</sup> Talbi, *L'Émirat*, p. 181.



cas qui nous préoccupe, il est impératif de déterminer si ces émissions appartiennent, ou non, au pouvoir aġlabide<sup>30</sup>. Qu'une frappe ait existé à Maġġāna ne constitue aucune anomalie sur le plan juridique : les Aġlabides frappèrent monnaies en effet dans l'atelier d'Ifrīqiya, mais aussi à al-'Abbāsiyya et dans bien d'autres villes. Plusieurs questions se posent alors : pourquoi Ziyādat Allāh Ier aurait-il choisi de frapper monnaie à Maġġāna ? Et pourquoi cette frappe aurait-elle été éphémère ? Dans le cas où les Aġlabides ne seraient pas à l'origine de cette frappe, d'autres questions s'ajoutent à celles déjà posées : on cherchera évidemment à reconnaître l'autorité émettrice et à déterminer les raisons que l'incitèrent à se détacher du pouvoir aġlabide et à frapper monnaie.

Les deux émissions de Maġġāna se distinguent l'une de l'autre par la date de frappe ainsi que par l'apparition du prénom : 'Alī<sup>31</sup>, sans nom patronymique. Ce qui rend l'identification de ce personnage délicate : s'agit-il du nom de l'officier chargé de la frappe monétaire sous Ziyādat Allāh I (201-223/817-838) ? Il est connu en effet que les monnaies aġlabides portent souvent, à côté du nom de l'émir, celui de ses fonctionnaires. On connaît ainsi les noms de Mūsā, Masrūr, Ḥalaf, Ḥasan, Balāġ, Šukr, Ḥaṭṭāb, mais jamais le nom de 'Alī. En outre, le fonctionnaire qui occupe cette charge et dont le nom figure sur les monnaies tout au long du règne de Ziyādat Allāh est Masrūr. Cette piste est donc à abandonner. S'agit-il alors d'un révolté ou d'un haut personnage réfractaire ? Plusieurs raisons nous incitent à retenir cette dernière hypothèse.

D'abord et surtout, ces émissions ne présentent aucun signe caractéristique du monnayage aġlabide : ni le nom de l'émir, ni celui de la devise aġlabide *ġalaba*<sup>32</sup> ne figurent habituellement sur les dirhams ; ces deux éléments, s'ajoutent au nom de l'atelier et permettent l'identification de manière assurée du monnayage aġlabide. Ensuite, l'émir aġlabide a frappé monnaie les mêmes années au type habituel<sup>33</sup>. On ne comprendra pas, alors, pourquoi il aurait adopté un nouveau type de légende sur des monnaies émises dans un nouvel atelier qui n'a fonctionné que pendant un court laps de temps ? Pour J. Farrugia de Candia, ce changement de type s'expliquerait par la volonté de l'émir aġlabide de « rendre plus visible sa vassalité »<sup>34</sup>. On peut se demander, alors

<sup>30</sup> Voir Darley-Doran, R.E., « Sikka », *EF*.

<sup>31</sup> Selon Bahri, *Les hommes*, p. 354, il s'agit du nom « de l'exécutant de la frappe » !

<sup>32</sup> Sur la signification du mot *ġalaba* voir Talbi, *L'Émirat*, pp. 72-73 et Fenina, A., « Éclairages sur un épisode obscur de la fondation de l'Émirat aġlabide et sur un atelier monétaire inconnu (Maghra) », Actes du VIII<sup>e</sup> Colloque International sur l'Histoire et l'Archéologie de l'Afrique du Nord (1<sup>er</sup> Colloque International sur l'Histoire et l'Archéologie du Maghreb), Tunis, 2003, pp. 528-529.

<sup>33</sup> Voir notamment Farrugia de Candia, « Monnaies », suppl. II, n<sup>o</sup> 20, p. 107 ; al-'Ush, *Monnaies*, n<sup>os</sup> 19-20a et 197-199.

<sup>34</sup> Farrugia de Candia, « Monnaies », suppl. I, p. 180.

pourquoi ce changement ne s'est pas maintenu tout au long de son règne ? Pour toutes ces raisons nous écartons, sans hésitation aucune, toute attribution de ces émissions aux Aġlabides.

Il nous faudra par conséquent chercher d'abord à identifier notre personnage, le fameux 'Alī, pour comprendre la signification de la légende qui apparaît sur les deux dirhams en question, et essayer de déterminer, avec le plus de précision possible, les circonstances qui ont permis à ce personnage de se détacher du pouvoir aġlabide et de frapper monnaie pour affirmer son autonomie. La mise à contribution des sources arabes est donc indispensable pour répondre à toutes ces interrogations.

### 3. 'Alī : seigneur de Maġġāna

Nos sources fournissent plusieurs noms de révoltés sous le règne de Ziyādat Allāh I<sup>er</sup><sup>35</sup>. Parmi eux, le seul à porter l'*ism* 'Alī est 'Alī b. Ḥumayd qui pourrait être le personnage ayant frappé monnaie à Maġġāna. Ce dernier personnage est un haut dignitaire de l'Émirat aġlabide qui occupa la charge de vizir sous Ziyādat Allāh I<sup>er</sup><sup>36</sup>, avant d'être remplacé, à une date indéterminée par Ġalbūn. Sur cet 'Alī b. Ḥumayd, on ne sait que peu de choses, car nos sources sont peu loquaces à son sujet. S'agit-il d'un personnage obscur, comme bien d'autres vizirs, relégués au second plan par nos sources, qui accordent leur préférence, dans les faits rapportés, aux véritables détenteurs du pouvoir. Les rares informations susceptibles de nous éclairer sont glanées dans deux sources principales, à savoir al-Mālikī (m. après 464/1072)<sup>37</sup> et le *qāḍī* 'Iyāḍ (m. 544/1160). Ces deux auteurs tardifs mentionnent qu'il s'agit d'un personnage appartenant, par sa descendance, à la même filiation tribale que les émirs aġlabides : il est tamimite de Muḍar<sup>38</sup>. On précise, également, qu'il était même très proche de Ziyādat Allāh, c'est-à-dire du milieu des *fuqahā*<sup>39</sup> et surtout qu'il passait pour être parmi les plus fortunés des Kairouanais. Sa fortune aurait été acquise, d'après le *qāḍī* 'Iyāḍ, « en grande partie dans le commerce de l'ivoire »<sup>40</sup>.

<sup>35</sup> En 201/816 et 207/822, Ziyād b. Sahl se révolta contre le pouvoir aġlabide ; en 208/823 'Amr b. Mu'āwiya ; enfin en 209/824, éclata la révolte de Maṣṣūr b. Naṣr al-Tanbuḍī.

<sup>36</sup> Al-Mālikī, *Riyāḍ*, I, p. 397.

<sup>37</sup> Al-Mālikī, *Riyāḍ*, I, pp. 269, 396-398, 448-450.

<sup>38</sup> 'Iyāḍ, *Madārik*, biog. n° 16 de Saḥnūn ; voir aussi al-Mālikī, *Riyāḍ*, voir aussi Talbi, *L'Émirat*, p. 223.

<sup>39</sup> Al-Mālikī, *Riyāḍ*, I, pp. 269 ; 448-449.

<sup>40</sup> 'Iyāḍ, *Madārik*, biog. n° 89 de Abū l-Faḍl Aḥmad b. 'Alī b. Ḥumayd. Voir Talbi, *L'Émirat*, p. 223, note 2.

Ġalbūn lui succéda donc peu avant l'éclatement de la « Grande rébellion », celle de Mansūr b. Naṣr al-Tunbuḍī en 209 H. Avant d'être chargé de mettre fin à cette insurrection, Ġalbūn occupait déjà la fonction de vizir, en 208/823-4, voire même en 207/822-3. Les rares indications dont nous disposons attestent que 'Alī b. Ḥumayd exerçait la fonction de vizir avec certitude en 204 H.<sup>41</sup>, et nous autorisent à admettre, sans un grand risque d'erreurs, qu'il en était ainsi bien avant cette date<sup>42</sup>. Toutefois, les circonstances de sa révocation restent obscures, mais il y a lieu de croire qu'il quitta cette fonction, ou plutôt qu'il en fut relevé vers 207 H., lors de la révolte de Ziyād b. Sahl. Qu'est-il devenu par la suite ? Nous l'ignorons. Contentons-nous, de souligner que, lors des troubles des années 207-209 H., nos sources ne mentionnent plus notre personnage. Il ne fait plus partie, dans un moment de crise, des hommes influents autour de Ziyādat Allāh ; du moins de ceux qui détiennent officiellement les leviers de l'autorité. Le personnage en vue est désormais Ġalbūn.

Il se pourrait que 'Alī b. Ḥumayd se soit retourné contre son suzerain, à cause de sa révocation ou pour d'autres motifs plus sérieux, encore obscurs pour nous. On se rappellera toujours quelques moments difficiles de son vizirat rapportés par nos sources, tel l'épisode de son conflit avec le *qāḍī* Aḥmad b. Abī Muḥriz<sup>43</sup>. Toutefois, on nous objectera, non sans raison, que tout ceci relève du domaine de la conjecture et que rien dans cette association ne s'appuie sur des arguments suffisants pour avancer une pareille hypothèse, qui pourrait paraître téméraire.

Sans vouloir résoudre à tout prix cette énigme et faute de documents tangibles, notre propos repose, en fait, sur un raisonnement et quelques faits qui semblent conforter notre sentiment. D'abord, un vizir qui se retourne contre son émir n'est pas, en soi, un fait extraordinaire, car la plupart des révoltés contre les Aġlabides furent de hauts personnages de l'État. De hauts dignitaires donc, comme Maṣṣūr b. Naṣr qui était, avant de se révolter contre son émir, préfet de Tripoli, se sont, par moment, détachés ou se sont retournés contre l'autorité centrale. Certains, frappèrent même monnaie pour manifester clairement leur autonomie, sinon leur détachement du pouvoir aġlabide, alors que d'autres, comme Maṣṣūr, manifestèrent leur hostilité au pouvoir en place.

Selon nous le personnage qui porte le nom de 'Alī ne peut être qu'un homme bien en vue capable d'entreprendre une action intrépide et de trouver les solidarités nécessaires et les moyens de la réaliser. Sans trop insister sur ce point,

<sup>41</sup> Al-Mālikī, *Riyāḍ*, I, p. 269.

<sup>42</sup> Al-Mālikī, *Riyāḍ*, I, p. 397

<sup>43</sup> Al-Mālikī, *Riyāḍ*, I, pp. 396-398.

signalons également un témoignage, passé sous silence jusqu'ici, qui nous semble décisif pour notre propos : il s'agit, encore une fois, d'un témoignage numismatique. En effet, nous possédons un dirham daté de 210 H., soit de la même année que celle où furent émis à la fois les dirhams de Maṣṣūr b. Naṣr et celui de notre énigmatique 'Alī. Le déchiffrement du nom, qui figure sur le droit de ladite pièce, pose encore problème. Il a été admis, jusqu'à une époque récente, qu'il s'agissait à coup sûr du nom d'un certain 'Ulwān. Mais depuis peu on a proposé, sans aucun commentaire, de lire le nom de Ġalbūn. Une lecture qui nous semble être plus vraisemblable<sup>44</sup>.

Ce personnage, qui a succédé à 'Alī b. Ḥumayd au poste de vizir a été chargé par l'émir de mettre fin à la « Grande Rébellion ». Nous savons également qu'à l'issue de la défaite, ses officiers, lui présentèrent des excuses, puis se dispersèrent dans le pays en attendant de recevoir l'*amān*. Nos sources, comme par hasard, ne soufflent plus un mot sur Ġalbūn après cette défaite. Fut-il révoqué, lui aussi, de son poste ? A-t-il été maltraité par l'émir aġlabide, qui aurait mis à exécution les menaces proférées lors du départ des troupes, contre les *quwwād* du *ġund*, en cas de défaite, et ce malgré les liens de parenté qui l'unissaient à ce cousin germain ? Tout compte fait, sa défaite lui coûta la perte de sa fonction et lui valut d'être éloigné du cercle du pouvoir. Mais, au vu de son rang, tout porte à croire qu'il profita, lui aussi, de l'anarchie généralisée qui régnait alors, pour battre monnaie en son nom, manifestant ainsi ses ambitions vis-à-vis d'un pouvoir aġlabide menacé par d'autres personnes moins illustres, de rang inférieur. Mais, nous savons qu'il a été vite délogé de Kairouan, non pas par l'émir aġlabide, mais par le révolté Maṣṣūr b. Naṣr, qui s'empressa à son tour d'émettre sa propre monnaie.

Evidemment, des incertitudes demeurent quant au personnage de 'Alī qui figure sur ces frappes de Maġġāna. Il n'est pas certain qu'il s'agisse de 'Alī b. Ḥumayd, le vizir révoqué, puis que aucun texte ne mentionne ces faits. Mais, peut-on toujours se contenter des sources textuelles ? Cette identification hypothétique n'est en fait qu'une piste de recherche, que les études ultérieures pourraient infirmer ou confirmer. Si notre hypothèse est recevable, la question qui se poserait alors serait de savoir pourquoi ce personnage s'est révolté contre son émir, du moins s'en est détaché. Et pourquoi a-t-il choisi Maġġāna comme lieu de refuge ? Pour répondre à ces questions, il nous importe, au préalable, de présenter la ville et ses espaces.

<sup>44</sup> Voir Lagumina, *Ripostiglio*, p. 85, n. 8 ; 'Ajjebi, *Ġāmi'*, n° 212, pl. 23.

## II. Mağğāna : la ville et son territoire

### 1. Problème de localisation

Les rares informations fournies par les sources arabes, en particulier par les géographes, relatives à la ville de Mağğāna concernent sa position géographique sur les itinéraires caravaniers. Elles relèvent plus précisément de la description des itinéraires et des réseaux routiers reliant Kairouan, capitale de l'Ifriqiya au Moyen Âge, avec les villes et agglomérations du Maghreb occidental. Dans ce genre de sources, on précise généralement que tel ou tel itinéraire, reliant deux villes importantes, est jalonné d'un certain nombre de villes moins importantes, distantes l'une de l'autre d'une *marḥala* (étape), qui correspond en gros à une journée de marche. Les villes et villages jalonnant cet itinéraire sont donc une sorte de gîtes nécessaires, après une longue journée de marche pour le repos des hommes et des bêtes. Les sources arabes nous fournissent une description plus ou moins brève de la ville et de son territoire.

D'après al-Ya'qūbi (m. 284/897 = III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup>)<sup>45</sup> et Ibn Ḥawqal (IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, la dernière version de son livre *Ṣūrat al-ard'*<sup>46</sup> aurait été mise au point en 988), la ville de Mağğāna se situe sur l'itinéraire reliant Kairouan à Tāhart et Fès, en passant par le village d'al-Ġuhanīn (l'actuelle Haffouz), par la ville de Sbiba et le village de Marmağanna. Mağğāna se trouve ainsi distante de cette dernière étape d'une journée de marche (*marḥala*) et de quatre étapes par rapport à Kairouan<sup>47</sup>. Ces étapes sont confirmées par al-Idrīsī<sup>48</sup> (m. 1165 ? = VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup>). En revanche, al-Muqaddasī<sup>49</sup> (m. 381/991 = IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup>) et Yāqūt<sup>50</sup> (m. 626/1229 = VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup>), parlent de cinq étapes, sans préciser les différentes villes jalonnant l'itinéraire entre Kairouan et Mağğāna<sup>51</sup>. Quant à Abū 'Ubayd al-Bakrī (m. 487/1094 = V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup>), il nous donne dans ses *Masālik*, vaste compilation sur l'histoire et la géographie du Maghreb et d'Al-Andalus à partir de l'œuvre d'al-Warrāq (292-363/904-974), plusieurs itinéraires, passant par Mağğāna :

<sup>45</sup> Al-Ya'qūbi, *al-Buldān*, p. 349.

<sup>46</sup> Ibn Ḥawqal, *Ṣūrat al-ard'*, p. 84.

<sup>47</sup> Si al-Ya'qūbi se contente de nous donner la distance séparant notre ville de Kairouan, sans précision aucune sur les diverses étapes, Ibn Ḥawqal, *Ṣūrat*, p. 84, précise que la ville de Mağğāna est distante de la ville de Miskiyāna d'une étape et de Tigis de cinq étapes. Pour atteindre cette dernière ville on bifurque de l'itinéraire vers Bağāya avant d'atteindre l'Oued Mellègue.

<sup>48</sup> Al-Idrīsī, *Nuzhat*, pp. 294-295.

<sup>49</sup> Al-Muqaddasī, *Aḥsan*, p. 247.

<sup>50</sup> Yāqūt, *Muğam*, IV, p. 417.

<sup>51</sup> Al-Idrīsī, *Nuzhat*, p. 293, précise que la distance entre Marmağanna et Mağğāna peut être parcourue soit en deux faibles étapes, soit en une très forte étape.

D'abord l'itinéraire reliant Kairouan à Qal'at Abī l-Ṭawīl au Zāb (Qal'at Banī Ḥammād)<sup>52</sup>, en passant par le village de Oued al-Rimāl, à 40 milles de Kairouan, puis par la ville antique de Sbība, puis en passant par Qal'at al-Dīk (Qal'at al-Ġarda), puis Qal'at al-Sikka, pour aboutir à Maġġānat al-Maṭāḥin (Maġġāna des moulins), ville antique, puis à l'oued Mellègue, par rapport auquel la ville de Tebessa est située à l'Est. De cette dernière ville on aboutit à Miskiyāna, puis à Baġāya, puis Qasās, puis Qabr Madāġus, puis Balzama, puis Niqāwis, puis Tobna, puis Maqra et enfin Qal'at Abī al-Ṭawīl<sup>53</sup>;

Ensuite il nous donne l'itinéraire reliant Kairouan à Marsā al-Zaytūna<sup>54</sup>, en empruntant le même itinéraire entre Kairouan et Maġġāna, indiqué ci-dessus, pour aboutir à Tīgis, puis Constantine, puis Mila, pour aboutir à Marsā al-Zaytūn, situé à Djebel Gigil en petite Kabylie.

Enfin, il donne l'itinéraire reliant la ville de Fès à Kairouan<sup>55</sup>, c'est-à-dire le même itinéraire décrit par les autres sources, mais dans le sens inverse. Sur les 40 étapes, qui jalonnent cet itinéraire, il se contenta de mentionner les plus célèbres d'entre elles. [De Fès, on se rend à Marġ Ibn Hišām, près de l'oued Sbou, puis on passe par 'Aqbat al-Baqar...]<sup>56</sup> de Baġāya on se rend à Maġġāna (*Maġġānat al-Ma'ādin*, Maġġāna des mines), pour aboutir à Marmāġanna ; alors que le *funduq* de Miskiyāna et l'oued Mellègue se situent entre Baġāya et Maġġāna. C'est la route estivale<sup>57</sup>. En hiver, en revanche, vu que l'oued Mellègue devient impraticable, il faut se rendre de Baġāya à Miskiyāna, puis à Tabessa, l'antique Théveste, pour pouvoir arriver ensuite à Sbība, puis le village d'al-Ġuhanīn, puis Kairouan<sup>58</sup>.

Il est ainsi, clair qu'al-Bakrī, confirme les étapes données par Ibn Ḥawqal, puisqu'il donne quatre étapes entre Kairouan et Maġġāna.

D'autres sources nous donnent quelques indications précieuses sur la localisation de la ville de Maġġāna et de son territoire. Al-Qāḍī al-Nu'mān (ouvrage achevé en 346/957)<sup>59</sup>, dans un récit relatant les premières incursions des 'Ubaydides dans le territoire des Aġlabides<sup>60</sup>, nous indique que Abū

<sup>52</sup> Al-Bakrī, *al-Masālik*, II, pp. 710-715, §§ 1193-1200.

<sup>53</sup> Al-Bakrī, *al-Masālik*, II, pp. 710-713, §§ 1194-1198.

<sup>54</sup> Al-Bakrī, *al-Masālik*, II, pp. 728-730, §§ 1221-1222.

<sup>55</sup> Al-Bakrī, *al-Masālik*, II, pp. 828-834, §§ 1388-1390.

<sup>56</sup> Al-Bakrī, *al-Masālik*, II, p. 828, § 1383.

<sup>57</sup> Al-Bakrī, *al-Masālik*, II, p. 832, § 1388.

<sup>58</sup> Al-Bakrī, *al-Masālik*, II, p. 833, §§ 1389-1390.

<sup>59</sup> Al-Qāḍī al-Nu'mān, *Kitāb Ifitāḥ al-da'wa*, éd. critique et analyse par F. Dachraoui, Tunis, 1986, p. 27.

<sup>60</sup> Voir Talbi, *L'Émirat*, § VII ; Dachraoui, F., *Le Califat fatimide au Maghreb (296-362/909-973). Histoire politique et institutions*, Tunis, 1981 ; Id., *Les commencements du Califat fatimide au Maghreb. Edition critique et analyse du Kitāb Ifitāḥ al-da'wa du Cadi al-Nu'mān*, Tunis, 1986, pp. 34-36.

‘Abdallāh ordonna les troupes conduites par Abū Mudaynī, le lieutenant du *Dā‘ī*, de prendre la ville de Mağğāna. Ils se dirigèrent alors vers Bağāya, et de là ils marchèrent sur la ville de Mağğāna. Le préfet de Ziyādat Allāh III sur cette ville et son territoire, Ḥafāḡa al-‘Abšī, leur livra bataille en dehors de la ville jusqu’à la tombée de la nuit, puis se retira vers sa ville. Ils campèrent alors à Oued Mağğāna. tout près de la ville de Mağğāna. Le lendemain, ils marchèrent sur la ville où se retrancha le préfet. Ils se dirigèrent alors vers les environs de Qal‘at Mağğāna, où ils pillèrent al-Manāzil<sup>61</sup>. Lors de la deuxième expédition sur la ville de Mağğāna, conduite toujours par le même Abū Mudaynī, les habitants de la ville de Mağğāna se réfugièrent, à l’arrivée des troupes shī‘ites à Bağāya, à Qal‘at Busr. Abū Mudaynī se dirigea alors de cette ville vers Tébessa, pour atteindre les environs de la ville de Mağğāna, ville dans laquelle le préfet aḡlabide amassa ses troupes. Il se dirigea vers Ġabal al-Maṭāḥin, pour aboutir à Malzūza, Baytān (un clan ?) de Nifza, tout près de Mağğāna, qui fut évacuée par les non combattants vers la Qal‘a, citadelle qui a servi également de refuge aux vaincus, après la victoire des troupes shī‘ites sur celles du préfet aḡlabide<sup>62</sup>.

Les indications fournies par les sources arabes concernant la position géographique de la ville de Mağğāna sur le réseau des itinéraires semble être suffisamment précises pour permettre la localisation exacte de cette ville<sup>63</sup>. Cependant jusqu’à récemment, cette localisation était sujette à discussion entre les historiens modernes<sup>64</sup>. Toutefois on s’accordait, généralement à la situer aux environs de « djebel Ouensa », aux confins tuniso-algériens<sup>65</sup>. Pour certains, elle correspondrait au village tunisien de Majen à 25 km<sup>66</sup> à l’est de Bou Khadra, où se trouveraient des mines de fer. Pour d’autres, elle se situerait près de l’actuelle Qal‘at Sinān et pour

<sup>61</sup> Al-Nu‘mān, *Ifritāh*, pp. 189, 207-28. Voir Elisséeff, N., « Manzil », *EF*.

<sup>62</sup> Al-Nu‘mān, *Ifritāh*, pp. 190, 208-210.

<sup>63</sup> Selon Talbi, *L’Émirat*, p. 668, note 3, la ville de Mağğāna se situe « à l’est de Meskiana, située elle-même à une étape de Bagaya sur la route reliant cette place à Kairouan par Marmajana et Siba ».

<sup>64</sup> Selon Bahri, *Les Hommes*, p. 345, note 102, la ville de Mağğāna est « située au Sud-Est de Bèja à la limite occidentale de l’émirat » !

<sup>65</sup> R. Brunschvig, *La Berbérie orientale sous les Hafisdes*, Paris, 1940, I, p. 302 ; H.-R. Idris, *La Berbérie Orientale sous les Zirides*, II, p. 476. Cette ville médiévale est à distinguer de celle située entre Bougie et la ville de Bordj Bourréridj qui fut la capitale de la principauté des Muqrānin au XVI<sup>e</sup> siècle. Voir Washīn, M. *Mağğāna, ‘Āsimat imārat al-Muqrānin*, Alger, 2005.

<sup>66</sup> Selon Dachraoui, *Les commencements*, p. 10, note 4 « Cette ville s’élevait dans le territoire appelé aujourd’hui “Barr Magin” à l’ouest de Meskiyāna au nord-ouest de Tébessa (peut être sur l’emplacement de l’actuel centre d’El-Meridj, non loin de la frontière tunisienne), au sud-est de Djebel Ouensa ».

d'autres enfin, elle serait du côté de Bou Jaber<sup>67</sup>. Dans *L'évolution*, P.-L. Cambuzat considère que la ville de Mağğāna correspondrait à « Hansir al-Hadid qui se trouve sur le versant oriental du djebel bou Djaber et domine la vallée de l'oued Horrihir », naguère identifié par M. Talbi, comme étant l'oued Mağğāna. Dans une enquête récente, sur « Kalaat Senane » M.A. M'charek suggère d'identifier la ville de Mağğāna avec « l'évêché chrétien de casis Médiana »<sup>68</sup> et la situerait volontiers « non loin de djebel bou Jaber », rejoignant ainsi certains auteurs antérieurs dont, en particulier, Cambuzat, qui considèrent la ville de Mağğāna comme une ville « ancienne dont le nom devait dériver du latin "Médiana" ». Grâce à ces diverses suggestions, dont la dernière en date est celle de M.A. M'Charek, la localisation régionale de la ville de Mağğāna peut être considérée désormais comme déjà obtenu. L'identification exacte du site lui-même reste encore à établir. La localisation régionale de la ville nous permet une meilleure connaissance de son arrière-pays et surtout de comprendre mieux les raisons du choix de cette ville comme lieu de refuge ainsi que lieu de frappe.

## 2. Mağğāna : la ville et ses espaces

De par sa position géographique, dans un noeud d'itinéraires où se croisaient les routes en provenance de la capitale d'Ifrīqiya vers le Zāb et plus loin vers le Maghreb central et extrême, la ville de Mağğāna occupe une position stratégique et domine une région intéressante économiquement. Non seulement elle servait de halte, pour les caravanes empruntant ces itinéraires, lui assurant une prospérité économique<sup>69</sup>, mais elle permettait le contrôle des voies de passages entre l'Ifrīqiya aghlabide et le reste du Maghreb<sup>70</sup>. Elle constitue, selon certains historiens, la dernière place forte, après Bağāya, de Kairouan<sup>71</sup>. Nos sources précisent d'ailleurs que cette ville était dotée d'une enceinte de pisé (*tābiya*)<sup>72</sup> ou

<sup>67</sup> D'après St. Gsell « Il faut chercher [la ville de Mağğāna] au nord de Tébessa, du côté du Bou-Khadra ou de Bou-Djabeur », soit à une quarantaine de km au N.-N.E. de Tébessa, selon Troussel, M., *Monnaies arabo-berbères des VIII<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles*, Constantine, 1938, p. 12.

<sup>68</sup> M'Charek, « Kalaat Senane », p. 87, note 32.

<sup>69</sup> Les attestations sont multiples sur le développement de l'activité économique et en particulier marchande. Outre ses richesses minières, on signale que dans cette région on a trouvé un dénéral en verre (voir Marçais, Georges, E. Lévi-Provençal, « Note sur un poids de verre du VIII<sup>e</sup> siècle », *Annales de l'Institut d'Études Orientales d'Alger*, 1937, pp. 6-18) et un lot de monnaies d'argent (voir Troussel, *Monnaies*, p. 9). Ces auteurs insistent sur la prospérité économique de cette région.

<sup>70</sup> Ce double rôle a été souligné dans M'Charek, « Kalaat Senane », p. 83, pour l'ensemble de la région, puisque selon lui la plaine de Bou-Ghanem « a joué, depuis l'Antiquité un rôle stratégique de zone-frontière et de carrefour routier entre l'Afrique et la Numidie profonde ».

<sup>71</sup> Voir M. Talbi, *L'Émirat*, p. 668, note 3.

<sup>72</sup> Ibn Ḥawqal, *Ṣūrat*, p. 84 ; al-Idrīsī, *Nuzhat*, p. 293.



peut être de briques crues (*tūb*)<sup>73</sup>. À quel moment fut-elle fortifiée ? Nous l'ignorons. Elle possédait également une citadelle construite en pierre de taille, renfermant selon al-Bakrī 360 citernes<sup>74</sup> ; une citadelle qu'il faut situer, à notre avis, en dehors de la ville proprement dite<sup>75</sup>. M.A. M'Charek considère, avec raison, que « Kalaat Majjana », l'antique *Bulla Mensa*, est « identifiable avec Kalaat Senane »<sup>76</sup>, qui serait selon lui « le plus ancien nom connu » de la montagne-refuge<sup>77</sup>. Sous la *wilāya* de 'Uqba b. Nāfi', elle était, selon al-Balāḍurī, appelée Qal'at Busr, en rapport avec le nom de Busr b. Arṭā' qui est parvenu à investir cette citadelle de vive force<sup>78</sup>. Précisons toutefois, que d'après al-Bakrī, ce fut sous la *wilāya* de Mūsā b. Nuṣayr que Busr conquiert cette citadelle de vive force<sup>79</sup>. Cette version des faits a été également signalée par al-Balāḍurī, d'après une autre tradition, mais qu'il jugea implicitement faible puisque, Busr, compagnon du prophète, était alors âgé de 82 ans<sup>80</sup> ! Il semble que les sources tardives aient confondu la première expédition, en direction du Zāb, puis du Maghreb extrême conduite sous la *wilāya* de 'Uqba b. Nāfi' avec celle conduite, quelques années plus tard, par Mūsā b. Nuṣayr et sur laquelle nos sources sont

<sup>73</sup> Al-Bakrī, *al-Masālik*, II, p. 832, § 1388 ; voir Talbi, *L'Émirat*, p. 668, note 3.

<sup>74</sup> Al-Bakrī, *al-Masālik*, II, p. 832, § 1388.

<sup>75</sup> Selon al-Balāḍurī, *Futūḥ*, p. 229, cette citadelle est située au environs de la ville de Maḡḡāna, tout près d'une mine d'argent. Voir également al-Mālikī, *Riyāḍ*, I, p. 50 ; voir aussi al-Nu mān, *Ifṭitāḥ*, pp. 196, 216, qui précise que dans la forteresse de Ḥaydara, assiégée par le Da'ī lui-même, « s'étaient réfugiés des éléments arrivées des villes conquises, Qaṣr al-Ifriqī, Maḡḡāna, al-Qal'a, Tébessa, Marmāḡanna » ; voir Dachraoui, *Les commencements*, p. 104 ; cet auteur, précise en note 2, p. 101, que Qal'at Busr « s'élevait non loin de Maḡḡāna sur la montagne au sud de cette ville ».

<sup>76</sup> M'Charek, « Kalaat Senane », p. 88. L'auteur de cette étude fort intéressante précise, p. 84, que Qal'at Sinān est une « montagne de forme tabulaire culminant à 1271 m » et « présente un soubassement marneux propice aux herbes et aux céréales. Elle forme une gigantesque masse calcaire de 4 km de pourtour avec des parois à pic et une terrasse supérieure vaste de 80 ha ; on y accède uniquement par le nord où un talus en réduit l'aplomb de moitié. A partir de là, on utilise pour monter un escalier de 136 marches avant de déboucher directement sur la mesa appelée manaa (refuge) ». Voir également Ibn Faḍl Allāh al-'Umārī, *Masālik*, trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 107.

<sup>77</sup> M'Charek, « Kalaat Senane », p. 84, précise qu' « on y voit les vestiges importants d'un habitat antique avec notamment les restes d'un fortin, de nombreux silos à grains et plusieurs réservoirs d'eau ; il s'agit là de la partie haute d'un site couvrant quelque 70 ha de ruines étalées sur plusieurs terrasses étagées correspondant au flan oriental de la montagne » ; ce qui confirme la description donnée par al-Bakrī.

<sup>78</sup> Al-Balāḍurī, *Futūḥ*, p. 229. Précisons que d'après Yāqūt, *Mu'ḡam*, V, p. 56, la ville de Maḡḡāna est une « région (*balad*) en Ifriqiya conquise par Busr b. Arṭā' ; elle s'appelle Qal'at Busr », baptisée la citadelle de Busr, car c'est lui qui la conquiert.

<sup>79</sup> Voir al-Bakrī, *al-Masālik*, II, p. 832, § 1388.

<sup>80</sup> Al-Balāḍurī, *Futūḥ*, p. 229.

plus loquaces<sup>81</sup>. Cette dernière appellation, Qal'at Busr, s'est-elle maintenue tout au long de l'époque aġlabide ?<sup>82</sup> Il est difficile de répondre avec certitude : nos sources, plutôt confuses, nous empêchent d'en avoir une idée précise. Ce qui est certain, en revanche, c'est qu'on distinguait, nettement, dans les sources arabes, la forteresse, appelée Qal'at Busr, de la ville de Maġġāna qui garda son nom inchangé<sup>83</sup>. Il est fort probable qu'on utilisait, à une date indéterminée, indifféremment Qal'at Busr et Qal'at Maġġāna. Cette dernière appellation semble même avoir supplanté totalement la première dès le III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle et jusqu'à l'époque zirīde. La citadelle, fut rebaptisée Qal'at al-Sikka, au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, en raison probablement de l'installation d'un atelier monétaire<sup>84</sup>. Puis, elle

<sup>81</sup> Voir entre autres al-Mālikī, *Riyād*, I, pp. 50-51, qui précise que lors de son expédition contre al-Kāhina, Ḥassān b. al-Nu'mān, s'arrêta à Maġġāna, alors que sa citadelle n'était pas encore conquise: *fa-lammā balāġa Maġġāna nazala bihā, wa-kānat qal'at Maġġāna lam tuftaḥ, fa-taḥaṣṣana bihā l-Rūm, fa-maḏā*. Il est clair, d'après ce texte, que Ḥassān choisit de s'installer dans la ville de Maġġāna; ville connue de l'armée arabe et ici attestée implicitement comme étant conquise. Mais, il n'entreprit aucune action contre sa citadelle où se retranchèrent les Byzantins (*al-Rūm*); celle-ci fut, contrairement à la version d'al-Mālikī, conquise pour la première fois sous la *wilāya* de 'Uqba, puis semble-t-il reconquise par les Berbères et les Byzantins, pour être, de nouveau, reconquise par Mūsā b. Nuṣayr. Selon al-Raġiq, *Tā'riḥ Ifriqiya wa-l-Maġrib*, éd. Muḥammad Ziynuhum et Muḥammad 'Azab, Le Caire, 1994, p. 42, 'Uqba b. Nafī' assiégea le maître de la citadelle de Maġġāna, p. 46, alors que Ḥassān, bien qu'il s'arrêtât dans un endroit tout près de Maġġāna, n'entreprit aucune action militaire contre les Byzantins qui se retranchèrent dans la citadelle. Enfin, à la page 52, il précise que lors de son retour à Kairouan, après sa conquête du Maghreb extrême, il passa par la citadelle de Maġġāna, où les Byzantins se réfugièrent, sans entreprendre la moindre action contre eux. De retour à Kairouan, il ordonna à Busr b. Arṭā' de déloger le maître de la place et de conquérir cette citadelle, ce qui fut fait et depuis cette citadelle fut baptisée Qal'at Busr, car c'est lui qui en fit la conquête.

<sup>82</sup> Hopkins, J.H.P., « The Medieval toponymy of Tunisia. Some identifications », *CT*, 53-56 (1966), p. 35, article cité dans M'Charek, « Kalaat Senane », p. 88. Ce dernier auteur dans son essai de reconstitution des « diverses dénominations données à cette montagne », dénombrera successivement les dénominations suivantes : Qal'at Maġġāna, puis Qal'at Marmāġanna ; « devenue arabe, [elle] n'était plus connue que sous le nom Kalaat Bushr et ce jusqu'à la fin de l'époque aġlabide », puis, elle fut rebaptisée Qal'at al-Sikka à l'époque zirīde et enfin Qal'at Sinān de l'époque hafside à nos jours.

<sup>83</sup> Voir al-Da'ī Idrīs, *Uyūn al-ahbār wa funūn al-āṭār* ; voir également M'Charek, « Kalaat Senane », pp. 88-89. Alors qu'Idrīs, *La Berbérie*, II, p. 476, considère que la ville de Maġġāna était appelée à la fois Maġġānat al-Maṭāḥin, Qal'at Busr ou encore Maġġānat al-Ma'ādin.

<sup>84</sup> Voir Idrīs, *La Berbérie*, II, p. 472 ; M'Charek, « Kalaat Senane », p. 89, précise que cette « nouvelle dénomination de la Kallat » est liée à « l'existence d'un atelier monétaire créée par les Berbères Laouata qui s'étaient emparé de la région lors de leur expansion en Ifriqiya », comme semble l'ignorer H.-R. Idrīs. Ce dernier auteur a mentionné, pp. 541-542, la circulation à l'époque zirīde de dinars *lawāta*, tout en relevant l'indication fournie par al-Bakrī « relative à une mine d'argent appelée Al-Warīṭis, exploitée alors par les Berbères Laouata qui dominaient Mejjana ». Sans rejeter totalement la frappe par les Lawāta de dinars, qui nous sont inconnus, nous faisons observer que la possession d'une mine d'argent ne prouve nullement la frappe de monnaies d'argent, en l'occurrence des dirhams, puisque jusqu'ici nous ne connaissons aucun spécimen, et a fortiori des monnaies d'or.

fut appelée, à une date indéterminée, successivement Qal'at Mağğāna, Qal'at Marmağanna et enfin, à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, Qal'at Sinān<sup>85</sup>, nom qui lui est resté jusqu'à nos jours. A l'époque aġlabide on l'appelait Qal'at Mağğāna, parce qu'elle relevait de la ville de Mağğāna, qui était alors le chef-lieu régional<sup>86</sup>. Elle relevait, au XII<sup>e</sup> siècle, selon al-Idrīsī, du district (Rustāq) de Tebessa.

La ville de Mağğāna renferme plusieurs éléments architecturaux dignes d'une ville islamique importante<sup>87</sup>. Nos sources attestent en effet de l'existence de bains, de plusieurs oratoires et d'une mosquée<sup>88</sup>, mais aussi de *sūq*, bien garnis (*sāliḥa*)<sup>89</sup>. « Grand centre caravanier et énorme marché intérieur » selon H.R. Idris, la ville de Mağğāna était pourvue de richesses variées. Elle se trouve, en effet, dans une région relativement fertile, la riche plaine de confluence Mellègue-Sarath (plaine des ouled bou Ghanem) appelée Fahs Bull<sup>90</sup>. On y cultive le safran en grande quantité ainsi que les céréales d'après Ibn Ḥawqal<sup>91</sup> et al-Idrīsī<sup>92</sup>, lequel précise qu'elle possède une rivière, « au débit important, qui descend d'une montagne voisine, où l'on cultive des céréales »<sup>93</sup>. Une région entourée par des montagnes<sup>94</sup> qui recèlent plusieurs carrières et gisements miniers<sup>95</sup>. Nos sources parlent en particulier des carrières où l'on extrait une pierre de qualité utilisée

<sup>85</sup> M'Charek, « Kalaat Senane », pp. 88-89.

<sup>86</sup> Selon Ibn Ḥawqal, *Ṣūrat*, p. 84, les deux villes de Miskiyāna et de Marmağanna relevaient toujours de l'autorité d'un seul *āmil*.

<sup>87</sup> Selon al-Idrīsī, *Nuzhat*, p. 293, ainsi qu'al-Ya'qūbī, il s'agit d'une petite ville, alors que d'après al-Bakrī, *al-Masālik*, II, p. 832 § 1388, il s'agit d'une grande ville. Tandis que Ibn Ḥawqal, *Ṣūrat*, p. 84, se contente de dire qu'il s'agit d'une ville, alors que Miskiyāna et Marmağanna, sont deux villages, le première étant plus important que le second.

<sup>88</sup> Al-Bakrī, *al-Masālik*, II, p. 832, § 1388.

<sup>89</sup> Ibn Ḥawqal, *Ṣūrat*, p. 84

<sup>90</sup> M'Charek, « Kalaat Senane », p. 83.

<sup>91</sup> Ibn Ḥawqal, *Ṣūrat*, p. 84. Voir également Yāqūt, *Mu'ğam*, IV, p. 417.

<sup>92</sup> Al-Idrīsī, *Nuzhat*, p. 293, précise que cette culture était pratiquée autrefois ; ce qui signifie que, de son temps, elle a disparu.

<sup>93</sup> Al-Idrīsī, *Nuzhat*, p. 293, voir Idrīsī, *Géographie*, p. 195 ; Ibn Ḥawqal, *Ṣūrat*, p. 84, précise qu'on pratique ces cultures sur les bords de la rivière. Nous avons indiqué, *supra*, en nous appuyant sur l'étude de A. M'Charek, qu'au pied de la montagne le sol est propice à la culture céréalière.

<sup>94</sup> Ya'qūbī, *al-Buldān*, p. 349.

<sup>95</sup> Voir M. Troussel, *Monnaies*, p. 10. Cet auteur précise que « des scories anciennes ont été retrouvées au lieu-dit de Henchir al-Hadid et également à l'Ouenza. Leur teneur en plomb a même été jugée suffisamment élevée pour pouvoir, le cas échéant, être traités utilement ». Alors que d'après G. Marçais et E. Lévi-Provençal, *op. cit.*, « les gisements miniers de la région bu Hadra et jebel Ouenza étaient, de leur temps, encore en exploitation » ; une exploitation qui remonterait d'après St. Gsell, au plus tôt au Moyen Âge.

dans la fabrication des meules<sup>96</sup>, exportée dans tout le Maghreb<sup>97</sup>, d'où l'appellation de Mağğānat al-Maṭāḥin. On y exploite aussi plusieurs gisements miniers<sup>98</sup>, tels le fer, le plomb, le litharge (*al-murtuk*), l'antimoine (*al-kuḥl*), et surtout l'argent<sup>99</sup>, dont le fameux argent de Lawāta, appelé al-Warīṣī<sup>100</sup> et d'où l'appellation de Mağğānat al-Ma'ādin. Ces deux appellations, qui ont par trop intrigué les historiens, laissant supposer l'existence de deux villes distinctes, s'applique, en fait, selon nous, à la ville de Mağğāna et à son territoire ; la région où l'on extrait la pierre est ainsi dénommée Mağğānat al-Maṭāḥin et celle où l'on extrait les métaux est dénommée Mağğānat al-Ma'ādin, comme ce fut le cas pour Qal'at Mağğāna. Précisons, néanmoins, que Mağğānat al-Ma'ādin est située à proximité de Qal'at Mağğāna et que son territoire relève de l'autorité de la tribu berbère de Lawāta, y compris la mine d'argent ; la seule semble-t-il qui existe dans la région<sup>101</sup>. Précisons également que d'après Yāqūt, « les mines d'antimoine, de fer et de plomb [sont situées] dans une montagne au sud » de la ville de Mağğāna<sup>102</sup>. L'exploitation de ces richesses minières semble connaître, dès la conquête arabe et a fortiori sous les Aġlabides, un regain d'activité, après avoir été quelque peu négligée sous les Romains et les Byzantins<sup>103</sup>. En revanche, la ville de Mağğāna et sa citadelle (la Qal'a) sont contrôlées par les Arabes<sup>104</sup>. L'élément arabe, des citadins d'origine tribale, servait essentiellement comme garnison ; selon al-Ya'qūbī, la population du territoire de Mağğāna est composée d'éléments arabes, descendants de Siṅṅar, fraction de la tribu de Rabī'a, d'une branche du *ğund* au service du sultan, ainsi que d'éléments 'ağam, berbères et autres<sup>105</sup>.

<sup>96</sup> Ibn Ḥawqal, *Ṣūrat*, p. 84 ; al-Idrīsī, *Nuzhat*, p. 293, (trad. A. Jaubert, p. 195), précise que les pierres de ces meules sont « extrêmement bonnes et permettent une excellente mouture. La durée d'une seule meule égale quelquefois celle de la vie d'un homme sans qu'il soit besoin de la repiquer, ni de les travailler en aucune manière en raison de la dureté et de la finesse du grain de la pierre ».

<sup>97</sup> Ibn Ḥawqal, *Ṣūrat*, p. 84.

<sup>98</sup> Al-Bakrī, *al-Masālik*, II, p. 832, § 1388 ; voir également Idrīsī, *La Berbérie*, II, p. 640.

<sup>99</sup> Al-Ya'qūbī, *al-Buldān*, p. 349. Voir également Ibn Ḥawqal, *Ṣūrat*, p. 84, qui parle seulement des mines de fer et d'argent ; Yāqūt, *Mu'ğam*, IV, p. 417.

<sup>100</sup> Al-Bakrī, *al-Masālik*, II, p. 832, § 1388. Voir également Marçais et Lévi-Provençal, « Note », III, p. 17 ; Idrīsī, *La Berbérie*, p. 476, notes 618, 640.

<sup>101</sup> M'Charek, A., « Les ruines de la région de Qalat Senan », Actes du Colloque sur la gestion des biens de l'État, Tunis, 1998, sous-presses.

<sup>102</sup> Yāqūt, *Mu'ğam*, IV, p. 417.

<sup>103</sup> Marçais, G., *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen Âge*, p. 79 ; Marçais et Lévi-Provençal, « Note », cités par H. Djāit, « L'Afrique arabe au VIII<sup>e</sup> siècle (86-184/705-800) », *Annales ESC*, 3 (1973), p. 609.

<sup>104</sup> Voir al-Bakrī, *al-Masālik*, II, p. 832, § 1388 ; al-Idrīsī, *Nuzhat*, p. 293.

<sup>105</sup> al-Ya'qūbī, *al-Buldān*, p. 349.

### III. Mağğāna : un atelier monétaire éphémère

Pour toutes ces raisons, à la fois économiques et stratégiques, et bien d'autres, la ville de Mağğāna et sa région ont été souvent choisie pour servir de lieu de refuge. Ce sont, par conséquent, les mêmes raisons qui ont amené notre 'Alī à s'y retrancher. A-t-il participé ou non à la bataille de la Sebkha, aux côtés des troupes gouvernementales, puis regagné Mağğāna après la défaite, en attendant de recevoir l'*amān* de l'émir aġlabide, comme pour les autres *quwwād* réfractaires ? Nous l'ignorons. C'est à l'issue de la défaite de la Sebkha de Sejoumi, qu'il jugea le moment propice pour frapper monnaie ; une décision d'autant plus facile à assumer, qu'il avait sous la main le métal précieux (l'argent d'al-Warīṣi/Bou Jaber). Au début, n'étant pas certain de l'issue de l'insurrection, il se contenta d'émettre une frappe anonyme, puis, ayant cru, prématurément, que l'avenir de la dynastie allait être compromis, il y inscrivit son prénom, comme c'était l'usage sur le monnayage aġlabide et comme l'ont fait bien d'autres révoltés au même moment, en particulier Maṣṣūr b. Naṣr<sup>106</sup> et un certain 'Ulwān<sup>107</sup>, ou plutôt Ġalbūn<sup>108</sup>. L'atelier qui frappa monnaie semblait être installé à la Qal'a en question, c'est-à-dire Qal'at Sinān<sup>109</sup>.

<sup>106</sup> Voir Abdul-Wahhab, « Un tournant », pp. 343-352 ; Id., *al-Nuqūd*, n° 96 ; Farrugia de Candia, « Monnaies », suppl. II, n° 21, pp. 107-108, illustration p. 113 ; al-'Ush, *Monnaies*, p. 240 ; al-'Ajjebi, *Ġāmi'*, n° 213, lire 210 H. au lieu de 220 H. !

<sup>107</sup> Farrugia de Candia, « Monnaies », suppl. II, n° 22-23, pp. 108-9, illustration p. 113 ; Abdul-Wahhab, *al-Nuqūd*, n° 97 ; al-'Ush, *Monnaies*, p. 241 ; Shamma, *Aḥdāt*, n° 913. Signalons qu'al-'Ush, *Monnaies*, p. 97, se demanda si ces deux personnages obscurs 'Ulwān et 'Alī « auraient battu monnaie pour le compte de Maṣṣūr ben Naṣr Tombodhi ? », tandis que Shamma, *Aḥdāt*, p. 784, se demande s'il ne faut pas considérer ces deux prénoms comme étant ceux de la même personne, qui aurait frappé en une seule année successivement deux dirhams ! Observons au passage que Bahri, *Les hommes*, p. 353, parle de « frappes anonymes » alors que les deux émissions portent le nom de l'autorité émettrice. De même, il considère cette frappe comme étant représentée par trois exemplaires, alors qu'il s'agit seulement de deux exemplaires publiés en premier lieu par J. Farrugia de Candia, ensuite par H.H. 'Abdul-Wahhab, avant d'être de nouveau, publiés par al-'Ush.

<sup>108</sup> Al-'Ajjebi, *Ġāmi'*, n° 212, pl. 23. La lecture effectuée par cet auteur de la pièce publiée jadis par J. Farrugia de Candia, n° 22-23, puis par M. al-'Ush, n° 241, pl. XVII (comparer l'illustration donnée par l'un et l'autre, successivement) et attribuée jusque-là un certain 'Ulwān, semble être plus vraisemblable, puisqu'il a lu Ġalbūn. Voir Lagumina, *Ripostiglio*, pp. 85-86, note 8.

<sup>109</sup> Voir M'Charek, « Kalaat Senane », p. 89. En s'appuyant à la fois sur les émissions de Mağğāna et la mention de Qal'at al-Sikka, sous les Zirīdes, cet auteur conclut à l'existence d'un atelier monétaire dont le souvenir « se retrouve, encore aujourd'hui, dans la région de Bermagna où un affluent de l'oued Sarrath s'appelle oued al-Sikka ». Nous pouvons objecter que l'une et l'autre des indications, qui ont servi à la base de cette affirmation, ne prouvent guère de façon certaine l'installation de cet atelier soit à la ville de Mağğāna, soit à sa Qal'a, sous les Aġlabides ; alors que, bien-entendu, la Qal'a a servi, sous les Zirīdes, comme atelier monétaire.

Le type de la légende choisie, celle du revers, révèle les intentions de notre personnage : trois formules principales ont été retenues pour figurer sur ces dirhams et légitimer son action. La première, est d'ordre économique : en y inscrivant la formule *baḥin, baḥin* (bon bon), comme c'était l'usage sur certaines frappes islamiques, le souci de 'Alī était tout simplement d'insister auprès des usagers sur le bon aloi de cette frappe et par conséquent d'en légitimer la circulation et la diffusion. La deuxième formule, « Muḥammad est l'envoyé de Dieu, prophète de clémence », est destinée à rappeler l'essence du message prophétique, qui s'oppose à l'intolérance et à l'oppression. Elle vise, bien entendu, la sévérité de l'autorité de l'émir aḡlabide, qui par ses excès avait conduit à cette révolte. En somme, il s'agirait à la fois de justifier sa frappe et d'exprimer franchement son opinion à l'égard de l'émir aḡlabide. On aurait affaire à un message, qui est destiné à la fois aux usagers et au Calife. C'est pour cette raison que la troisième formule choisie (pour le Calife) exprime son rattachement à l'autorité suprême du Calife après la dislocation de celle de l'Émir. Il prend ainsi position contre les abus et les exactions commis par l'émir aḡlabide en sollicitant l'intervention du Calife.

Observons enfin que cette légende n'est guère nouvelle, puisqu'avant lui d'autres révoltés et gouverneurs d'Ifrīqiya adoptèrent sur leur monnayage pour les mêmes besoins de propagande ou de dénonciation<sup>110</sup>. Le premier à la faire figurer en Ifrīqiya semble être Yazīd b. Ḥātim (155-170) dès 163. Une décennie plus tard, ce fut Naṣr b. Ḥabīb, qui adopta cette légende, suivi par al-Faḍl b. Rawḥ, puis par Muḥammad al-'Akkī, en 180 H., puis par Ḥarṭama et enfin par Tammām<sup>111</sup>. Mais il semble que ce choix a une signification politique plus symbolique encore. Ce type de légende a été adopté, nous l'avons dit, en premier lieu, par les Muhallabides et en particulier par Naṣr b. Ḥabīb, gouverneur d'Ifrīqiya entre 174 et 177/791-793. Les relations entre les Aḡlabides, descendant des Tamimites de Muḍar, et les Muhallabides, descendant des Azd, étaient, à l'avènement d'Ibrāhīm b. al-Aḡlab, tendues, chargées des « vieilles haines tribales »<sup>112</sup>. La haine entre les deux hommes peut être décelée clairement à partir de la « position poétique » prise par Ibrāhīm b. al-Aḡlab, à la suite de l'exécution, en 178/794, d'al-Faḍl b. Rawḥ, alors gouverneur d'Ifrīqiya, en fustigeant Naṣr b. Ḥabīb al-Muhallabī, « accusé d'avoir livré son parent aux ennemis », d'être « le plus vil de tous les Muhallabides passées »<sup>113</sup>. L'animosité entre les deux hommes semble remonter à l'époque où Naṣr b. Ḥabīb était gouverneur

<sup>110</sup> Voir Lowick, N., *Early 'Abbasid coinage. A type corpus (132-218/AD 750-833)*, éd. Elizabeth Savage, Londres, 1999 (ouvrage posthume).

<sup>111</sup> Lowick, *Early*, pp. 68-85.

<sup>112</sup> Talbi, *L'Émirat*, pp. 91-92, 99.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 102 ; voir Ibn al-Abbār, *Ḥulla*, I, p. 95.

d'Ifrīqiya et peut être même bien avant, puisque ce dernier « avait commandé la garde (*Šurta*) de Yazīd tant en Égypte qu'en Ifrīqiya »<sup>114</sup>. En tout cas, la *wilāya* de Naṣr b. Ḥabīb coïncide avec l'installation du « fugitif » d'Égypte au Zāb et avec les moments difficiles dont souffrit ce dernier du « mauvais voisinage » et de « l'esprit de corps » d'al-Faḍl b. Rawḥ, alors sous-gouverneur du Zāb, et, sans doute, peu après, de Naṣr b. Ḥabīb, lorsqu'il fut nommé gouverneur d'Ifrīqiya, et dont l'autorité s'étendait alors au Zāb. Or, à ce moment même, Ibrāhīm b. al-Aḡlab cherchait à s'imposer dans ce district<sup>115</sup>. En choisissant cette légende pour son dirham, le réfracteur de Maḡḡāna, 'Alī, rappelait, par allusion à l'émir aḡlabide, cet épisode chargé de haines tribales.

### Conclusion

Ce témoignage numismatique nous a ainsi fourni de précieux renseignements sur un moment fort de la ville de Maḡḡāna durant lequel celle-ci s'érigea, dans un moment de troubles et d'éclatement du pouvoir aḡlabide, en une principauté autonome. Cette autonomie fut réelle pour un très court laps de temps, puisque l'émir aḡlabide parvint en fin de compte à ramener à son autorité les diverses villes et régions qui lui échappaient. Il se montra même clément, en réintégrant, dans son entourage, certains dissidents. Probablement, chercha-t-il à apaiser les esprits et à rallier des hommes influents.



Dirham frappé à l'atelier de Maḡḡāna sous les Aḡlabides en 209/824-25 (droit et revers).

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 76 ; voir Ibn 'Idārī, *al-Bayān*, I, p. 85.

<sup>115</sup> Voir notre étude : « Eclairages sur un épisode obscur de la fondation de l'Émirat aḡlabide et sur un atelier monétaire inconnu (Maghra) », Actes du VIII<sup>e</sup> Colloque International sur l'Histoire et l'Archéologie de l'Afrique du Nord, pp. 517-530.